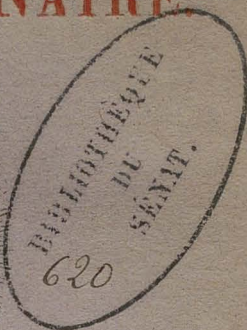
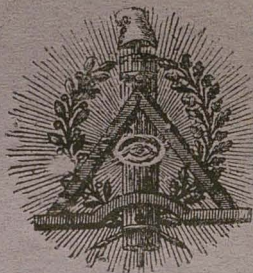


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



*Charles Victor
ou
les amans de Bailly.
Comédie.
act. 2.*

LIBRARY
UNIVERSITY OF CHICAGO

BEAOTULLIOZVIBE

CHARLES ET VICTOIRE,

OU

LES AMANS DE PLAAILLY,

ANECDOTE HISTORIQUE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par le Citoyen ARISTIDE VALCOUR.

*Représentée pour la première fois à Paris, sur le
Théâtre de la Cité (variétés) le 30 Brumaire,
an second de la République Française, une &
indivisible.*

Prix, trente fols.

Edio anche son pittore.



A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Galande,
N.^o 50, 1794.

L'an second de la République Française.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LES CITOYENS

La Citoyenne GARDEIL, mère de
Victoire.

Lacaille.

VICTOIRE.

Saint-Clair.

Le Cit. BOUCHARD, cultivateur. Chevalier.

CHARLES BOUCHARD, Lieu-
tenant, son fils.

Saint-Clair.

LE JUGE DE PAIX.

Varenne.

DURFORT, accapareur.

Genet.

FANCHON, femme de confiance
chez Bouchard.

Henault.

Le COMMANDANT de la Gen-
darmerie.

Duval.

GENDARMES.

La Scène se passe au Canton de Plailly, District de Senlis.

Je soussigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau les droits d'imprimer & de vendre *Victoire & Charles, ou les Amans de Plailly, Anecdote historique, Comédie en trois Actes & en prose*, me réservant mes droits d'Auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les Théâtres de la République & à Paris : ce 22 Février 1793, l'an second de la République.

ARISTIDE VALCOUR.



CHARLES ET VICTOIRE,

O U

LES AMANS DE PLAILLY.

A C T E P R E M I E R.

Le Théâtre représente une place de village ; sur le côté est la maison de la Citoyenne Gardeil.

S C E N E P R E M I E R E.

VICTOIRE seule ; elle a de l'ouvrage devant elle ,
né travaille pas & lit un journal ; elle se lève.

EN CORE une Victoire !.. Vive la République ! oh ! ils ont beau se coaliser, le génie de la France les écrasera tous. Si tous les Français ressemblaient à Charles Bouchard, à l'amant chéri de mon cœur !.. Oh ! ils lui ressemblent ! Tous ont comme lui l'amour de la liberté, l'horreur de la tyrannie. Parens, maitresse, amis, ils abandonnent tout pour s'élancer vers l'ennemi à la voix de la Patrie en danger. Ils ne reconnaissent plus qu'une famille. La République est pour eux une mère adorée, &

tous ses défenseurs sont frères. O Charles ! au milieu de la grande famille , souviens-toi quelquefois de la sensible Victoire. Elle ne peut que faire des vœux pour la Patrie , pour ses défenseurs , pour toi , pour ta gloire : il est si beau de combattre pour son Pays ! mais pourquoi depuis quinze jours ne m'a-t-il point écrit ? il est peut-être blessé ; un coup de fabre , un coup de fusil , mort peut-être ! ... Ah ! Charles ! Charles ! Victoire ne te survivrait pas.

S C E N E I I.

La Citoyenne GARDEIL, VICTOIRE.

La Citoyenne GARDEIL.

EH bien ! qu'as-tu donc , ma fille ? te voilà tout en larmes ! quel est ce papier ? sont ce de mauvaises nouvelles ? avons-nous encore été trahis ?

VICTOIRE.

Non , ma mère au contraire : nous avons encore remporté une victoire.

La Citoyenne GARDEIL.

Une victoire, mon enfant ! & tu pleures ! mais c'est au contraire le cas de se réjouir. Un succès n'attriste que les Aristocrates. Aussi c'est un thermomètre sûr. Nos affaires vont-elles mal ? ils lèvent la tête ; avons-nous le dessus : ils changent de ton sur-le-champ.

VICTOIRE.

Aussi n'est-ce pas cela qui m'attriste , ma mère : mais je pensais à Charles , & cette idée ..

La Citoyenne GARDEIL.

Eh bien , ma fille , Charles est à son poste. Il défend ses foyers , il combat pour la liberté , il bat les ennemis , c'est le devoir de tous les Français.

VICTOIRE.

Oh ! vous avez bien raison ; mais il y a si long-tems qu'il ne m'a écrit !

La Citoyenne GARDEIL.

Eh ! crois-tu qu'il n'a que cela à faire , ma fille ? entouré d'ennemis , obligé de surveiller des chefs malheureusement presque tous perfides , toujours sur le qui vive , & ne pouvant goûter un instant de repos sans être sur-le-champ réveillé par le canon des despotes ; on ne peut guères songer à l'amour. Alors le Français n'a qu'un but ; le salut de la Patrie , le succès de nos armes , la destruction des satellites , des tyrans. Ce but sera rempli , j'en réponds , & c'est alors que ton amant couvert de gloire pourra songer à l'amour , & troquer ses lauriers contre une couronne de rose , entends-tu , mon enfant ?

VICTOIRE.

Ah ! c'est bien-là le portrait de Charles ; car , vous le sçavez , ma mère. Il m'aimait bien tendrement ; & cependant , malgré la vivacité de sa passion , aux premiers cris de la Patrie en danger , il s'enrôla volontairement , & nommé lieutenant du premier bataillon de l'Oise , il partit , je dirais presque avec joie.

La Citoyenne GARDEIL.

Et si il ne l'eût pas fait , ma fille , aurais-tu sans rougir pu le nommer ton amant ? n'aurait-il pas perdu ton estime , ta tendresse ?

VICTOIRE.

Oh ! oui , ma mère , je le lui ai conseillé moi-même ; mais libre après sa première campagne , il pourrait revenir dans ses foyers : eh bien , il n'a point quitté ses drapeaux ; il a servi deux armées , tandis qu'il pouvait se retirer dès la première , avec d'autant plus de raison que tous ses frères sont comme lui au service de la Patrie , & qu'il est le seul qui puisse aider dans ses travaux son père déjà courbé sous le poids des années.

La Citoyenne GARDEIL.

Comme l'amour est éloquent ! comme notre cœur se fait illusion ! car enfin c'est pour toi que tu parles , & son père n'est là que le prétexte. Tu n'as pas assez de raison d'aimer le citoyen Bouchard.

6 CHARLES ET VICTOIRE,

VICTOIRE.

Moi, ma mère!.. Charles a pour son père l'amour le plus tendre, le dévouement le plus absolu, le respecte le plus profond: eh bien, ne dois-je pas partager tous les sentimens de Charles? comme lui je respecte son père; je l'aime comme s'il m'eut aussi donné le jour.

La Citoyenne GARDEIL.

Tu sçais pourtant qu'il s'est opposé à l'union de son fils avec toi. Bouchard est le fils d'un riche cultivateur; tu n'es que la fille d'un pauvre chirurgien, & la voix de l'intérêt a prévalu jusqu'ici sur celle de la nature.

VICTOIRE.

Elle ne prévaudra pas toujours, ma mère: le citoyen Bouchard aime son fils; il a été dirigé, ou je serais bien trompée par les conseils d'un homme d'autant plus dangereux qu'il cache sous le masque du patriotisme des intentions perfides, & je crois des actions bien criminelles...

La Citoyenne GARDEIL.

Eh! qui donc cela, mon enfant?

VICTOIRE, *apercevant Durfort*.

Le juge de paix vous le dira.

SCENE III.

LES MÊMES: DURFORT.

DURFORT.

EH! bon jour, citoyenne Gardeil; comment va la santé?

La Citoyenne GARDEIL.

Vous êtes bien bon, citoyen Durfort; assez bien, dieu merci.

DURFORT.

Et la charmante Victoire, toujours plus jolie, toujours plus intéressante: la voilà parvenue à cet âge où il faut absolument lui choisir un mari.

VICTOIRE.

Vous êtes trop obligeant, rien ne presse.

DURFORT.

Comment donc ! mais une bonne républicaine ne doit point rester célibataire ; elle se doit à la société, & ne mérite le nom de citoyenne que lorsqu'elle adopte le titre d'épouse, qui la prépare à celui de mère de famille.

VICTOIRE.

Je le sçais ; mais l'instant n'est pas favorable : quand la Patrie ne fera plus en danger, quand nos ennemis seront vaincus, c'est alors qu'il sera permis de contracter des nœuds...

La Citoyenne GARDEIL.

Elle a raison.

DURFORT.

Point du tout ; il me semble à moi que c'est à l'instant où les forces de la Patrie diminuent qu'on doit s'occuper à réparer ses pertes.

VICTOIRE.

C'est-à-dire que tandis qu'on a besoin de défenseurs pour terminer enfin une lutte pénible entre la République & ses ennemis, les jeunes citoyennes oubliant ce qu'elles doivent à la Patrie, arrêteront l'effort de la jeunesse Française, amolliront son courage, & lui feront préférer un indigne repos dans les bras de l'amour à la gloire de défendre ses foyers : je vous avoue que cette raison ne me paraît pas convaincante, & que ce ne sera jamais mon sentiment.

La Citoyenne GARDEIL.

Ajoutez à cela, citoyen Durfort, que toute cette jeunesse est maintenant sous les armes & que...

DURFORT.

Eh ! mais, entendons-nous, Citoyenne ; le mariage n'est-il pas fait pour l'âge mûr comme pour la jeunesse ? tout le monde ne peut pas porter le mousquet ; mais tout le monde doit se marier ; c'est le vœu de la nature, c'est celui de la société, & c'est ici où l'on doit bénir la révolution ; vous, par exemple, vous êtes une excellente citoyenne, une brave femme, mais pauvre : je suis un bon citoyen,

8 CHARLES ET VICTOIRE,

mais riche : l'égalité comme vous voyez n'est pas parfaite entre nous : dans l'ancien ordre de choses , vous eussiez resté pauvre , dans le nouveau où tout doit être égal , je mets d'un côté dans la balance des richesses & des vertus : vous n'avez que des vertus à y placer de l'autre ; mais vous avez une fille charmante, elle fera le contre-poids , & l'équilibre sera parfait.

La Citoyenne GARDEIL.

Fort bien , c'est-à-dire...

DURFORT.

Que je vous demande sa main , & que j'en fais mon épouse.

La Citoyenne GARDEIL.

C'est assurément beaucoup d'honneur que vous nous faites , Citoyen : mais...

VICTOIRE.

Mais le marché n'est pas nouveau , n'est-ce pas ; on en voyait assez souvent de pareils sous l'ancien régime. Au surplus , je mets à votre offre tout le prix qu'on doit y attacher ; mais j'ai disposé de mon cœur. Je ne pourrais par conséquent vous donner la main , & je connais assez la tendresse de ma mère pour être sûre qu'elle ne me mariera pas contre mon inclination.

DURFORT.

Vous décidez un peu vite , belle Victoire ! je croyais que ma proposition méritait au moins quelques réflexions de votre part.

VICTOIRE.

J'avais droit de disposer de mon cœur ; je l'ai fait : vous venez trop tard ; ce n'est pas ma faute ; mon parti est pris : on pourra me persécuter ; mais jamais on ne me fera changer de sentiment. Votre poursuite ne pourrait que me donner du chagrin , me rendre malheureuse , & puisque vous vous prétendez un si bon citoyen , vous devez savoir que notre constitution , a consacré ce principe éternel : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

COMÉDIE.

9

La Citoyenne GARDEIL.

Pardonnez sa vivacité, citoyen : jeune fille qui a le cœur pris ne donne jamais assez à la réflexion. Je vous avouerai bonnement qu'elle a fait serment de ne jamais épouser que Charles Bouchard, & je ne vois pas trop...

DURFORT.

Charles Bouchard !

VICTOIRE.

Oh ! vous le sçaviez bien.

DURFORT.

Si c'est là l'obstacle qui vous arrête, il sera bientôt levé, le mariage ne pouvant plus avoir lieu.

VICTOIRE ET SA MÈRE.

Comment donc ?

DURFORT.

Est-ce que vous ignorez que Charles Bouchard est mort ?

VICTOIRE tombant sur sa chaise.

Il est mort !

La Citoyenne GARDEIL.

Mort !

DURFORT.

Oui : affaire de poste ; il a été tué d'un coup de fusil. J'ai appris cela hier soir par une lettre arrivée de l'armée.

VICTOIRE.

Ah ! Charles, Charles !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE DE PAIX.

JE vous trouve à propos, belle Victoire ; j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : Charles Bouchard arrive ce soir.

10 CHARLES ET VICTOIRE,
DURFORT, à part.

Ah! diable.

VICTOIRE.

Bouchard! dieu!

(Elle se trouve presque mal.)

La Citoyenne GARDEIL courant à sa fille.
Ma fille!

VICTOIRE.

Ce n'est rien, ma mère. (au Juge de Paix.) en êtes-vous bien sûr?

LE JUGE DE PAIX.

On ne peut pas plus sûr.

DURFORT, à part.

Quel contre tems!

La Citoyenne GARDEIL.

Et dans l'instant même on nous annonçait sa mort.

LE JUGE DE PAIX.

Sa mort!... Je quitte à l'instant un de nos frères avec lequel il est parti de l'armée. Bouchard a été forcé de s'arrêter quelques heures à trois lieues d'ici pour affaire importante: son camarade a pris les devants, & Charles sera peut être ici dans une heure.

VICTOIRE.

Dans une heure! ah! ma mère!

DURFORT.

Ma foi j'en suis ravi; on m'avait assuré hier au soir qu'il avait été tué; il n'en est rien: tant mieux; mais, Citoyen, êtes-vous bien certain..

LE JUGE DE PAIX.

Oh! très-certain, Monsieur; je ne sçais pas trop quel fonds on peut faire sur les nouvelles que vous annoncez avec tant d'empressement; cela dépend de l'intention. Quant à moi, je n'annonce rien dont je ne sois très-sûr, entendez-vous, Monsieur?

DURFORT.

Avec votre permission, pour un Juge de Paix, vous avez des expressions qui sentent furieusement l'ancien ré-

gime ; un bon Patriote n'emploie jamais que le titre de Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Quand il est mérité.

DURFORT.

Mais à coup sûr, je crois...

LE JUGE DE PAIX.

Un moment, Monsieur, je ne connais pas de plus beau titre que celui de Citoyen ; je n'en connais pas dont on ait plus indignement abusé : ce nom est souillé par tant d'individus perfides, que je ne le donne jamais qu'avec connaissance de cause ; si j'aborde un homme que je ne connais pas ou que je connais peu, je le nomme Monsieur ; je scrute sévèrement son entretien, & si dans le courant de la conversation je m'aperçois qu'il mérite le nom de Citoyen, alors je ne balance plus à le lui donner. Voilà le vrai moyen de ne pas se tromper.

DURFORT.

Mais vous me connaissez, je pense ?

LE JUGE DE PAIX.

C'est précisément parce que je vous connais que je vous donne le titre qui vous est dû.

VICTOIRE à sa mère.

Je vous l'avais bien dit.

DURFORT.

Vous ne me rendez pas justice : mais heureusement mon civisme est connu. On sçait que je suis excellent patriote ; on m'a toujours vu, depuis que je suis dans ce canton, le premier aux assemblées, & jamais le dernier à la tribune ; on sçait ce que j'ai fait pour la révolution, tout l'argent que j'ai donné pour la soutenir, on sçait que j'ai...

LE JUGE DE PAIX.

Je vous prévien. Monsieur, que les éloges que l'on se prodigue soi-même ne m'en imposent pas. Je me défie particulièrement des gens qui citent toujours ce qu'ils ont fait, qui occupent sans cesse le peuple de leur civisme, & qui affectent de se mettre toujours en évidence ; à coup

sûr, ces gens-là ont une arrière pensée & des desseins perfides: croyez-moi, agissez & ne parlez pas. Faites le bien & ne vous en vantez pas; c'est à l'opinion publique à prononcer, & l'individu qui cherche à la surprendre par des moyens hypocrites, est à coup sûr un traître ou un fripon.

La Citoyenne GARDEIL.

Eh! Citoyen!.,

DURFORT.

Vous n'avez pas dessein de m'insulter, sans doute? je vous avertis que vous n'auriez pas beau jeu, & que les rieurs ne seraient pas de votre côté; on sçait qui je suis: je n'en impose pas par un extérieur agréable: je ne suis pas élégant; mais j'ai le costume du Républicain. Un homme ne s'amuse pas à se faire coëffer, poudrer; il emploie mieux son tems, il néglige son extérieur pour ne s'occuper que de choses solides, & à coup sûr un homme avec cette coëffure de l'ancien régime, n'est pas Républicain.

LE JUGE DE PAIX.

Il en est de votre costume comme de la décoration militaire en quatre-vingt-dix; tant de faquins le portaient, qu'elle était déshonorée; les Républicains ont adopté une mise simple & négligée, & on a vu sur-le-champ les aristocrates en petites vestes & en pantalons. Ils ont singé les patriotes pour se mettre à l'abri du soupçon, ils ont endossé le costume honorable du pauvre pour surprendre la confiance; mais croyez-vous qu'on en soit la dupe? qu'importe des cheveux plats ou des cheveux bouclés? le vrai civisme est là. Il se reconnaît aux actions & non pas à l'habit.... Au surplus cette conversation n'a que trop duré. J'étais venu pour parler d'affaires à la Citoyenne Gardeil, & non pour entamer une discussion avec vous, & vous me ferez plaisir en vous retirant.

DURFORT, vivement.

Citoyen... (*se radoucissant.*) Au surplus....

Je serais au désespoir de vous gêner: vous avez pris un travers sur mon compte: mais j'espère que vous en viendrez & que vous me rendrez justice. Les patriotes

ne doivent pas faire la guerre aux patriotes : ce serait donner trop beau jeu à nos ennemis ; au revoir, Citoyen. Citoyennes, je vous salue.

SCENE V.

LES MÊMES, excepté DURFORT.

LE JUGE DE PAIX.

PARLONS maintenant de vos intérêts, aimable Victoire. Parlons de vous, de votre amant, & des moyens de hâter enfin votre union.

VICTOIRE.

Ah ! vous êtes bien bon, Citoyen.

La Citoyenne GARDEIL.

Scavez-vous que vous avez traité durement ce pauvre Durfort ?

LE JUGE DE PAIX.

Pas aussi durement qu'il le mérite. Apprenez que si le père Bouchard s'est constamment refusé à l'union de son fils avec votre fille, c'est l'effet des menées dangereuses de ce scélérat.

La Citoyenne GARDEIL.

Comment donc ?

VICTOIRE.

Oui, ma mère ; M. Durfort en veut depuis long tems à Charles.

La Citoyenne GARDEIL.

Eh ! pourquoi ?

LE JUGE DE PAIX.

Pourquoi : Durfort est un Hypocrite, qui déteste intérieurement la Révolution qu'il affecte de bénir hautement. Durfort est un accapareur, une sang-sue gorgée du sang du peuple dont il a surpris la confiance par un extérieur simple & des discours artificieux. Bouchard, l'ardent Bouchard, patriote pur, mais méfiant, fut à

14 CHARLES ET VICTOIRE.

portée de soulever le masque dont l'hypocrite a su se cacher. Le scélérat s'en aperçut, & il résolut de le perdre ou du moins de l'éloigner. Il se fit un plaisir de troubler la félicité que se promettait Charles en épousant Victoire; son père séduit par les conseils de ce monstre, refusa son consentement à leur union, Charles s'enrôla. Sa correspondance avec son père fut livrée à Durrfort qui dicta les réponses lui-même, & empêcha le fils de revoir ses foyers après sa première campagne: voilà l'homme que vous croyez que j'ai traité trop durement.

La Citoyenne GARDEIL.

O le scélérat! & ce monstre avait la hardiesse de me demander ma fille en mariage!

VICTOIRE.

Moi! devenir sa femme! ah! jamais: je sens, ma mère que je vous aurais déobéi pour la première fois de ma vie.

LE JUGE DE PAIX.

Je suis à la piste des traîtres. J'attends des preuves de sa scélératesse, je les aurai peut-être aujourd'hui, & rien alors ne peut le soustraire à la vengeance des loix.

La Citoyenne GARDEIL.

Tenez, Citoyen, c'est un méchant; mais il sera trop puni si il est démasqué, & si nos enfans parviennent à être heureux. Je vous avouerai que je serais fâchée que l'intérêt que vous prenez à nous, vous engageât...

LE JUGE DE PAIX.

Prenez garde, Citoyenne, que la pitié dans ce cas deviendrait criminelle. L'humanité se fait entendre dans votre cœur: mais l'humanité même exige qu'on porte des coups sévères sur ces monstres qui affament le peuple, qui l'épuisent de besoin, qui s'engraissent de ses sueurs, & qui par cette manœuvre coupable, servent efficacement les desseins hostiles de nos lâches ennemis; l'humanité veut qu'on écrase un monstre pour sauver des millions d'hommes... Mais revenons à vous, aimable Victoire, Bouchard ne tardera pas à paraître. Je cours prévenir son père de son arrivée. Je solliciterai son consentement à votre union. La raison, l'amitié, la justice me donne-

COMÉDIE.

15

sont cette éloquence persuasive dont j'ai besoin pour toucher le cœur d'un père tendre, mais égaré. Je ne désespère pas de réussir : l'amitié plaidant pour l'amour doit gagner son procès quand elle a pour juge la nature.

VICTOIRE.

Ah, Citoyen ! que ne vous dois-je pas pour toutes vos bontés ?

LE JUGE DE PAIX.

Vous ne me devez rien. Juge de Paix je remplis mes fonctions, la raison parle en votre faveur. La loi m'ordonne d'être votre appui. La Patrie soutient à mes efforts & ma récompense est là.

La Citoyenne GARDEIL.

Ah, Citoyen ! si tout le monde vous ressemblait ?

LE JUGE DE PAIX.

Nous serions tous heureux ; car nous serions tous frères ; mais le temps presse : adieu ; je cours travailler à vos intérêts.

(Il sort.)

VICTOIRE.

Pussiez-vous réussir ?

La Citoyenne GARDEIL.

Il faudrait que le père Bouchard eût le cœur bien dur, s'il ne l'attendrissait pas.

SCÈNE VI.

La Citoyenne GARDEIL, VICTOIRE.

VICTOIRE.

IL va venir ! ah, ma mère ! concevez-vous ma joie, mon bonheur ?

La Citoyenne GARDEIL.

Oui, je sçais qu'après deux ans d'absence il est bien doux de revoir son amant.

16 CHARLES ET VICTOIRE,

VICTOIRE.

Quel coup ce méchant homme m'avait porté!... Ah! je sens que je n'aurais pas survécu à la perte de Charles.

La Citoyenne GARDEIL.

Que dis-tu, ma fille? & ta mère qui ne vit, qui ne respire que pour toi!

SCENE VII.

LES MÊMES; CHARLES, BOUCHARD.

CHARLES à part.

DIEU, c'est-elle!

VICTOIRE *dans les bras de sa mère.*

Ah! vous avez raison, ma tendre mère! ma tendre mère! je sens que je dois tout à vos bontés, à votre amour! vous sçavez si ma tendresse pour vous, si mon dévouement égalent votre affection maternelle. Mais vous connaissez le cœur de votre fille; il brûle pour Charles de la passion la plus vive. Si Charles n'existait plus?

CHARLES,

Il existe! il respire! ô ma victoire! ô mon unique amie!

VICTOIRE *tombant dans ses bras.*

Charles, c'est toi?

CHARLES.

Oui, c'est moi, c'est ton amant toujours fidèle, toujours brûlant de la même ardeur, toujours digne de l'objet de son amour. (*Il l'embrasse.*)

La Citoyenne GARDEIL.

Viens donc, mon ami! viens donc embrasser ta mère.

CHARLES *l'embrassant.*

Ah! ce nom si doux a fait tressaillir mon cœur. Vous m'adoptez pour votre fils? je suis trop heureux... (*Il prend la main de Victoire.*) Ma Victoire!

VICTOIRE,

VICTOIRE.

Mon ami!... Mais, par quel bonheur?

CHARLES.

Jamais ton image ne sortit un instant de mon cœur. L'absence semblait encore accroître mon amour: mes sentimens pour toi acquéraient chaque jour, par l'activité de notre correspondance, un nouveau degré d'énergie: tes lettres déposées sur mon cœur, & relues dès que l'ennemi nous laissait un instant de repos, électrisait ce cœur qui ne brûle que pour la Patrie & pour toi; d'un autre côté la froideur qui se faisait sentir de jour en jour dans celles que je renvais de mon père, ses refus obstinés de consentir à une union qui seule peut faire le bonheur de ma vie, me déterminèrent à partir. Accablé, pour ainsi dire, sous le poids de ma passion, j'accours pour te revoir, pour t'aimer, te le dire, pour tomber aux genoux de mon père, pour solliciter sa pitié, son amour, & en obtenir enfin l'aveu de mon bonheur.

VICTOIRE.

Ah! je reconnais bien là mon amant; mais, Charles, une réflexion vient troubler le plaisir que je goûte en cet instant: tu reviens à Plailly; mais ton devoir ne t'appelle-t-il pas ailleurs? tes chefs sont-ils instruits de ton départ? n'avons-nous plus d'ennemis à vaincre?

CHARLES.

Rassure-toi, ma tendre amie; jamais je ne quitterai le champ de l'honneur: jamais je ne perdrai l'occasion de me distinguer. & je ne remettrai l'épée dans le fourreau que quand nos ennemis seront abattus: mais d'ici à quelque tems il faut avoir une suspension d'armes; il ne peut y avoir aucune action d'éclat: cette raison m'a décidé, & je ne suis parti qu'avec l'agrément de mes chefs: je suis même chargé d'une mission.

La Citoyenne GARDEIL.

Et dis-moi, mon ami, cette guerre durera-t-elle encore long tems?

CHARLES.

Eh! ma mère! qui peut répondre de sa durée? il

18 CHARLES ET VICTOIRE.

serait à désirer, pour le bonheur, du genre humain, que par un effort simultané, tombant à la fois sur la horde des esclaves qui souillent notre territoire, le peuple Français en purgeât nos contrées avant l'hiver; mais si il faut recommencer encore une campagne, nous sommes prêts à la soutenir: la terre de la liberté enfantera des hommes nouveaux; nos ressources sont inépuisables & les Républicains invincibles.

VICTOIRE.

Oht nous l'emporterons à coup sûr.

CHARLES.

Si nous l'emporterons! depuis le commencement de la révolution, nous avons été continuellement trahis, & nous existons encore? eh! que peuvent des esclaves contre des hommes libres? le feu, le poison, la perfidie, la désorganisation, la guerre civile; telles sont les armes perfides de nos lâches ennemis: mais la trahison n'a qu'un tems; la confiance nationale & sa clémence ont des bornes, & dès qu'il voudra, le peuple Français, en écrasant ses ennemis intérieurs, donnera à l'armée les moyens d'anéantir les satellites des despotes qui comptent moins sur le fer de leurs esclaves que sur leurs liaisons criminelles avec des scélérats du dedans.

VICTOIRE.

Mon ami, as-tu prévenu ton père de ton arrivée?

CHARLES.

Non, je voulais vous surprendre tous agréablement.

La Citoyenne GARDEIL.

Nous en étions instruits cependant.

CHARLES.

Eh! qui vous l'avoit dit, ma mère?

VICTOIRE.

Le Juge de Paix qui a vu un de tes camarades, il est en cet instant chez ton père pour le préparer à te recevoir, & solliciter en même-tems son consentement à notre union.

La Citoyenne GARDEIL.

Oui, & je croisais assez à propos que tu t'y rendisses sur-le-champ pour t'y trouver avec lui.

COMÉDIE.

19

CHARLES *regardant Victoire.*

C'est qu'après une aussi longue absence..

La Citoyenne GARDEIL.

On ne se lasse point d'être ensemble, n'est-ce pas ? mais
votre intérêt exige que vous vous sépariez.

VICTOIRE.

Ma mère a raison, mon ami.

CHARLES.

Eh bien ! je pars : mais tu ne tarderas pas à me revoir ;
si je pouvais t'apporter la nouvelle de l'aveu de mon
père, rien ne manquerait à mon bonheur.

VICTOIRE.

Ah ! je ne serais pas moins heureuse.

La Citoyenne GARDEIL.

Nous le serions tous.

CHARLES.

Au revoir, ma mère : adieu, ma Victoire, à tantôt !

VICTOIRE ET SA MÈRE.

A tantôt.

(*Il part, elles le conduisent, la toile tombe.*)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La Scène est chez le Citoyen Bouchard.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURFORT, FANCHON; *Fanchon au lever du rideau est occupée à ranger quelques meubles; Durfort entre avec mystère.*

FANCHON.

AH! c'est vous, Citoyen Durfort?

DURFORT.

Bouchard est-il là?

FANCHON.

Lequel?

DURFORT.

Belle question! lequel? Bouchard père.

FANCHON.

C'est que vous ne sçavez pas que le fils est ici.

DURFORT.

Je le sçais mieux que toi.

FANCHON.

Oh! mieux, c'est une façon de parler: moi je l'ai vu de mes deux yeux.

DURFORT.

Son père est-il à la maison?

FANCHON.

Oui, il fait un tour dans le jardin, il ne rardera pas à rentrer. Le fils est allé chez la Citoyenne Gardeil. Tenez,

Citoyen, j'ai dans l'idée, moi, que ce retour-là nous fera aller tretous à la noce.

DURFORT.

Quoi! Bouchard aurait donné son consentement au mariage de son fils?

FANCHON.

Non pas, tout bellement: mais, tenez, j'ons entendu notre officier qui li disait comme ça qui ne serait jamais content que staffaire-là n'fût bâclée; & pis y faisait tout plein de belles peintures; c'était d'zenchantemens! des biautés de la Citoyenne, & pis d'l'amour dans le cœur, & pis des p'tits marmots brochant sur le tout qui danseriont sur les genoux du grand papa: j'acoutions tout ça, nous, sans faire semblant de rien, & ça me faisait pleurer de plaisir, tant c'était touchant.

DURFORT.

Et qu'a répondu son père?

FANCHON.

L'disait, j'varrons ça; n'y a rien d'impossible; mais faut q'ça soit mûr: faut attendre. Enfin, finale, il y a promis q'ça serait décidé ce soir.

DURFORT *à part*.

Ce soir! il n'y a pas de tems à perdre, (*haut*) va lui dire que je l'attends ici.

FANCHON.

A not' officier?

DURFORT.

Eh! non, à son père.

FANCHON.

Dame! excusais, c'est que je sommes toute fière qu'il soit ici; i m'semble qu'il est encore embelli à l'armée de la guerre, & puis stuniforme, ça vous donne une tournure militaire qui vous saute aux yeux: mais je dis sa Citoyenne ne li en redoît pas; ça fait un biau brin de fille, & quand il seront mari & femme, on peut bien dire q'ça fera un fier couple.

22 CHARLES ET VICTOIRE,

DURFORT, *impatiente.*

Eh! va donc.

FANCHON.

V'là que j'y cours.

SCENE II.

DURFORT *seul.*

IL faut absolument empêcher ce mariage ; Bouchard a demandé du tems pour me consulter sans doute. Servons-nous de tout l'ascendant que j'ai sur son esprit pour détourner ce coup qui renverserait mes projets, & tâchons de renvoyer mon rival à l'armée. Mon rival ! il est donc bien vrai que je me suis laissé prendre comme un sot aux charmes de cette petite fille ! moi qui n'ai jamais rien aimé que l'argent, qui ne traversait d'abord ce mariage que pour me venger de Charles !... Mais j'apprends son père : frappons les grands coups.

SCENE III.

BOUCHARD, *père* DURFORT.

BOUCHARD.

JE vous salue, Citoyen : vous venez bien à propos.

DURFORT.

Pour vous empêcher de faire une sottise, n'est-ce pas ?

BOUCHARD.

Comment donc ça ?

DURFORT.

On dit par-tout que vous consentez enfin au mariage de votre fils avec Victoire Gardeil.

BOUCHARD.

ON est un sot ; il n'est pas question de cela : tout ce que j'ai dit à Charles à REGARD-là , je l'ai dit entre lui & moi.

DURFORT.

Et lui est allé le publier par-tout , n'est-ce pas ?

BOUCHARD.

Publier ; quoi ! je ne lui ai rien promis , je voulais vous en parler auparavant. Je vous avouerai que je lui ai fait entrevoir q'la chose pourrait se faire , & je ne pouvais guere dire autrement. J'aime mon fils , vous le sçavez : stenant que je n'ai pas vu depuis deux ans , à qui j'ai toujours écrit des durerés ; c'était nécessaire , vous me l'avez fait sentir. Passons là-dessus ; mais enfin d'autres à sa place auraient peur-être agi tout autrement qu'il n'a fait. Il a toujours conservé l'attachement , la déférence de ses premières années : je l'ai revu aussi soumis , aussi respectueux qu'il a toujours été , aimant toujours son père ; bref c'est un modèle de l'amour filial : vous sentez que sa vue a fait palpiter mon cœur. Il m'a parlé de Victoire ; ces enfans s'aiment toujours de plus en plus. Je n'ai pu résister au tableau brûlant qu'il m'a fait d'une passion aussi constante : il embrassait mes genoux ; je me suis précipité dans ses bras ; mes larmes se confondaient avec les siennes , & je lui ai dit qu'il pouvait espérer. Si vous aviez été à ma place , Citoyen , vous en eussiez fait autant.

DURFORT.

A la bonne heure : je sens bien que le premier mouvement devait être en faveur de votre fils ; mais la réflexion vient ensuite , & cette réflexion , il faut la faire , tandis qu'il en est encore tems : cette petite fille n'a rien.

BOUCHARD.

Eh bien , qu'importe , je suis riche , moi : j'ai trois enfans : survivront ils à la guerre funeste que nous ont suscitée des scélérats ? je n'en sçais rien. Ils combattent pour la liberté , ils remplissent leur tâche. Si deux d'entre eux périssent sur le champ de bataille , je les pleurerai sans doute ; un père est toujours père ; mais ils seront

24 CHARLES ET VICTOIRE,

morts glorieusement, en défendant leurs droits, & cette idée consolante adoucira les chagrins de ma vieillesse; mais dans ce cas, il me sera bien doux d'en avoir un auprès de moi pour me dédommager de leur perte; j'aurai le plaisir de me voir révéler dans les enfans qu'il donnera à la République. Si le ciel au contraire épargne à ma vieillesse la douleur de perdre aucun de mes enfans; eh bien, ma fortune divisée en trois parts est encore assez considérable pour les mettre à leur aise, en continuant de travailler comme je l'ai fait.

DURFORT.

Je connais cela; mais Charles pourrait épouser une riche héritière, doubler ainsi son revenu & se dispenser du travail.

BOUCHARD.

Le dispenser du travail! eh, m'en suis-je dispensé, moi. Nous sommes tous nés pour travailler, & l'homme oisif ne peut être qu'un égoïste & un méchant. Je sçais que mon fils pourrait épouser une femme qui lui apporterait de la fortune; mais c'est ainsi que dans l'ancien régime; les uns avaient tout & les autres rien. Tant que la richesse orgueilleuse, dédaignera de s'allier à la vertu indigente, il n'y aura pas d'égalité. Ce sont les grandes fortunes qui corrompent les Citoyens & préparent la perte d'une République, & l'un des moyens de les faire disparaître sans secousses, c'est que l'homme riche s'allie à celui qui ne l'est pas.

DURFORT à part.

Il est ferré, tenons ferme. (*Haut*) Je suis bien de votre avis: mais je vous avoue que c'est l'amitié qui m'engage à vous détourner de ce projet. Victoire Gardeil n'est pas faite pour votre fils; je m'intéresse à ce jeune homme, qui, entre nous ne me rend pas toute la justice qu'il me doit. S'il est lieutenant de son bataillon, c'est à mes soins, à mes démarches qu'il en est redevable; je n'en ai jamais ouvert la bouche, & je vous prie de l'oublier. Je vois avec une peine infinie son enrêtement.

pour une petite fille qui l'entraînera dans le précipice ; car enfin ce fils si respectueux a , malgré votre défense , entretenue une correspondance suivie avec elle. C'est elle qui l'a forcé de se rendre à Plailly , & je crois pouvoir vous assurer qu'il y est sans congé : vous en sentez les conséquences.

BOUCHARD.

Sans congé ! détrompez-vous , mon ami , je l'ai vu , je l'ai lu.

DURFORT.

Eh , mon Dieu ! ne soyez donc pas si crédule : j'en ai vu aussi de ces congés supposés , fabriqués par des hommes timides pour voiler leur lâcheté.

BOUCHARD.

Que dites-vous ? Charles ne fut jamais faulxair : Charles n'est point un lâche ; s'il l'était , s'il eût commis ce crime , je le poignarderais moi-même , j'irais prendre sa place , oui , malgré ma vieillesse , j'irais laver dans le sang ennemi l'outrage qu'il aurait fait à la Patrie & à la nature , & je volerais au-devant du coup mortel qui m'arracherait au déshonneur.

DURFORT.

Vous parlez en vrai Français , en bon Republicain : mais supposons que ce congé soit en effet en bonne forme , Charles est-il moins coupable d'abandonner ses drapeaux à l'instant où l'on se bat avec acharnement , à l'instant où la Patrie est le plus en danger ? ne court-il pas le risque de perdre sa réputation , d'être regardé comme un lâche ? eh ! à qui sacrifie ainsi t-il sa gloire ?... J'ai balancé jusqu'à cet instant à vous instruire , parce qu'il est des choses qu'on doit taire quand on n'a pas une preuve physique à rapporter ; mais votre intérêt l'exige & l'amitié l'emporte... (Bas.) Gardeil n'est pas digne de votre fils.

BOUCHARD.

Que dites-vous ?

DURFORT.

Ne me compromettez pas : moralement sûr de ce que

26 CHARLES ET VICTOIRE;

j'avance, s'il fallait en apporter des preuves de fait, je serais forcé de vous démentir; mais cette jeune personne, d'un accès très-facile, n'a pas rougi de se dés-honorer.

BOUCHARD.

Quoi! cette Victoire!...

DURFORT.

Pendant l'absence de votre fils elle a trouvé des consolateurs.

BOUCHARD.

Elle, dont notre Juge de Paix vantait l'innocence & la candeur!... Le Juge de Paix...

DURFORT.

Il avait de bonnes raisons: défiez-vous de cet homme qui, sous le masque d'un patriote & d'un sage, est l'être le plus perfide & le plus corrompu.

BOUCHARD.

Quoi! vous croiriez....

DURFORT.

Affidu auprès de Victoire, traité favorablement; mais tremblant sur les suites de cette intrigue, il a fait écrire à Charles de se rendre à Plailly. Voilà le mot de l'énigme, & je parierais que lui-même est venu solliciter votre consentement à ce mariage.

BOUCHARD.

Il n'est que trop vrai.

DURFORT.

Prononcez actuellement entre nous: décidé à vous cacher ce dont l'extrême nécessité m'a fait seul un devoir de vous instruire, dans le dessein de rompre ce mariage, je me suis proposé pour époux de Victoire, persuadé que mon bien applanirait toutes les difficultés, & bien résolu de traîner en longueur jusqu'à ce que des signes non équivoques dévoilassent la honte de cette fille, mais il n'était plus tems: on attendait Bouchard, & ma ruse a été sans fruit; alors je n'ai plus balancé, je vous ai instruit de tout; c'est à vous à vous conduire d'après ce que je vous ai dit.

BOUCHARD.

Ah ! mon ami ! que ne vous dois-je pas ? l'amitié paternelle m'aveuglait ; j'allais peut-être consentir...

DURFORT.

Dans tout ceci, ne me nommez pas : ayez l'air d'ignorer tout ce qui se passe. Vous n'avez point de raison à donner de votre refus, & l'autorité paternelle suffit. Adieu ; je me retire pour qu'on ne se doute pas de notre conversation.

BOUCHARD.

Combien je vous ai d'obligation ; sans vous !...

DURFORT.

Adieu, mon ami, sur tout de la fermeté. (*A part.*) Ne nous éloignons pas, & tenons-nous prêt à tout événement.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

BOUCHARD père, seul.

A qui donc se fier désormais ? cette Victoire que je croyais si sage ! je n'étais pas éloigné de la donner pour femme à mon fils ; & ce Juge de Paix... estimé, respecté de tout le canton, n'est qu'un vil suborneur, un homme corrompu : combien, combien il faut être en garde contre les apparences, contre les démonstrations de patriotisme, de sagesse & de vertu !... Nous aurons beau faire, il faut que cette génération-là s'écoule, il faut que l'éducation nationale fasse enfin des hommes, & nous donne des mœurs. Nous aurons les épines de la révolution, plus heureux que nous, nos enfans en cueilleront les roses. J'entends mon fils : mon embarras redouble.



SCENE V.

BOUCHARD père, CHARLES BOUCHARD.

CHARLES.

JE viens de la voir, mon père, je viens de rassurer sa tendresse alarmée, de lui faire partager l'espérance flatteuse que votre bouche m'a permis de concevoir, & j'ai juré à ses pieds de ne jamais avoir d'autre épouse. Ah ! si vous l'aviez vu, mon père, la parole se refusait à sa bouche charmante, des larmes coulaient de ses yeux ; elle ferrait ma main tremblante de joie, & elle n'a recouvré l'usage de la voix que pour vous bénir.

BOUCHARD *lui prenant la main.*

Ecoute-moi, mon fils, tu me dois l'existence, tu me dois plus, l'éducation, l'exemple ; & si tu es bon fils, bon Citoyen, & si tu as des vertus, des connaissances, des mœurs, tu le dois à ton père : ma tendresse paternelle veillait sur toi dès le berceau ; elle ne t'a jamais abandonné à des mains étrangères, & mon bras t'a conduit, t'a soutenu dans les sentiers épineux de la vie jusqu'à l'instant où ton devoir t'a fait voler dans celui de la gloire. Maintenant, dis-moi, si ton père était malade, en danger, s'il était attaqué dans sa maison par des brigands, des scélérats ; si sa vie était exposée, balancerai-tu à quitter ta maîtresse pour voler à son secours, pour protéger ses possessions, pour défendre sa vie, & faire mordre la poussière aux brigands ?

CHARLES.

En pouvez-vous douter, mon père ? cette seule idée me fait frémir : oui, j'abandonnerais tout pour vous défendre, pour vous faire un rempart de mon corps, & ce ne serait qu'après m'avoir ôté la vie que les scélérats parviendraient à attenter à la vôtre.

BOUCHARD.

Eh ! quand la Patrie, cette mère bienfaisante est en

danger, quand nos frontières sont assaillies par des cohortes nombreuses, quand leurs pas impurs ont souillé le sol de la liberté, quand quelques-unes de nos places fortes sont au pouvoir des brigands qui les ont achetées à prix d'or, quand ils ont rougi du sang Français nos campagnes désolées, quand dans l'intérieur les agens corrompus d'un ministre ou plutôt d'un monstre, l'effroi de la nature & de l'humanité & le fléau des nations, quand, dis je ces indignes suppôts sont parvenus à diviser la France, à armer le frère contre le frère, & le père contre le fils, à faire couler sur l'échaffaud le sang des plus ardents Républicains; c'est alors que tu abandonnes le champ de bataille pour voler dans les bras d'une femme !..

CHARLES.

Mais, mon père, vous sçavez...

BOUCHARD.

Eh! crois-tu devoir moins à la Patrie qu'à ton père ? tu lui dois plus mon fils. Je ne t'ai donné que le jour, elle t'a fait recouvrer tes droits : tu n'as qu'à la Patrie t'a rendu libre. Je vécus sous le joug des tyrans, & tu respirez sous le ciel pur de l'égalité. C'est à la masse imposante du peuple Français que tu dois cet avantage sublime qui n'est point encore apprécié, & quand cette masse est attaquée, mon fils brise le faisceau dont une seule flèche ne doit pas se séparer !... Il fuit l'occasion de se signaler, d'être utile à son pays, de soutenir la cause du peuple, de le venger de ses assassins : il vient dormir au sein de la mollesse & de l'oisiveté : réveille-toi, Charles ! la Patrie t'appelle, entends sa voix terrible ; l'airain frémissant dans les airs, les cris des vieillards, des femmes, des enfans, qui réclament ton appui, te font un devoir de voler au combat, pars, cours, vole, triomphe, ou meurs sur le champ de bataille : voilà ton devoir ; & c'est celui de tous les Français.

CHARLES.

O mon père, ces accens ont retenti jusques au fond de mon cœur ; vous me montrez mon devoir, & je cours le remplir. Je ne vous dirai pas combien il m'en coûte

30 CHARLES ET VICTOIRE,

pour m'arracher de vos bras, pour renoncer à l'espoir de venir sous peu l'époux de la sensible Victoire. Il m'eût été si doux d'en porter ce nom flatteur en rejoignant mes frères; mais la gloire m'appelle & j'y vole; mais, mon père, en vous quittant, accordez-moi du moins la satisfaction d'être sûr que si la mort respecte les jours de votre fils, vous l'unirez à son retour avec le seul objet qui puisse le rendre heureux; avec cette assurance, il n'est rien dont je ne sois capable; je ferais des prodiges, mon père: je deviendrais vainqueur, & ma plus douce récompense sera d'obtenir la main de Victoire.

BOUCHARD.

Tu parles de récompense, mon fils! est-ce donc là le motif qui te fait agir? tu dois aimer la Patrie pour elle-même, tu dois la servir par amour pour la liberté. Qui-conque calcule est un mauvais soldat; & si souvent le prix d'un bienfait se trouve dans le bien fait lui-même, qu'elle récompense doit exiger celui qui ne fait que son devoir? aucune; il remplit sa tâche, il a des droits à l'estime. Si il ne la remplissait pas, il devrait être livré au plus profond mépris.

CHARLES.

Quelle sévérité, mon père!

BOUCHARD.

C'est le langage d'un Republicain.

CHARLES.

Ayez au moins pitié de mes faiblesses, celle de l'amour sont bien excusables. Je ne demande que votre parole, & je pars.

BOUCHARD.

Pars, mon fils, pars, & repose-toi sur ma tendresse du soin de ton bonheur.

CHARLES.

Je suis prêt à vous obéir; mais... votre parole, mon père?

BOUCHARD.

Ma parole!...

CHARLES.

Où, elle est sacrée: elle dissipera toutes mes inquiétudes.

BOUCHARD.

Ecoute-moi, mon fils: beaucoup d'autres à ma place ne balanceraient pas à te la donner, sûrs de gagner du tems, à peu près certains que les évènements y apporteraient obstacle, & qu'e le ne serait pas même réclamée; ils ne rougiraient pas de promettre ce qu'ils n'auraient pas dessein de tenir; mais je ne connus jamais le mensonge ni la perfidie: tu me demandes ma parole... L'honneur ne me permet pas de te la donner.

CHARLES.

Qu'entends je, mon père!

BOUCHARD.

Je sens que je t'afflige; ce refus coûte à mon cœur: mais l'homme pur ne balance jamais entre la douleur & le crime. Ma sensibilité, la tienne ne doivent pas me coûter un mensonge.

CHARLES.

Mon père! j'embrasse vos genoux: daignez m'expliquer...

BOUCHARD.

Point d'explication, mon fils; crois-en mon expérience, ma tendresse; laisse-moi te conduire dans la route du bonheur: un jour tu me remerciras...

CHARLES *se relevant avec impétuosité.*

De quoi? d'avoir fait le malheur de ma vie! de m'avoir plongé le poignard dans le sein!...

BOUCHARD.

Mon fils!...

CHARLES *se jetant à ses pieds.*

Pardonnez, pardonnez, ô mon père! mais je mourrai de douleur si vous ne m'accordez la main, si vous ne la nommez votre fille.

BOUCHARD, *avec indignation.*

Ma fille! elle! non, jamais; l'honneur me le défend.

CHARLES *se relevant.*

Arrêtez, mon père! l'honneur, dites-vous, la calomnie aurait-elle élevé sa voix impure contre elle? des monstres auraient-ils osé chercher à ternir l'éclat de ses vertus? Victoire! la sagesse, l'innocence, la candeur même: ah! nommez-les moi, nommez-les moi, mon père, ces vils calomniateurs: ils m'arracheront la vie, ou je les immolerai tous à ma juste vengeance. Ce fer...

BOUCHARD.

Calmez-vous, mon fils, je vous le répète: il m'en coûte pour vous parler ainsi; mais Victoire, mais Victoire ne sera jamais votre épouse, au moins de mon aveu, & si malgré moi vous contractez ce mariage auquel je m'oppose, nous nous séparerons sur l'heure, vous serez privé de la vue de votre père, de ses embrassemens, & vous n'aurez pas même à son lit de mort la consolation de lui fermer les yeux.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CHARLES *seul.*

JE demeure anéanti... renoncer à Victoire: oublier tout ce que j'ai de plus cher au monde!... Non, jamais; elle va revenir: plein de confiance dans l'espoir que lui a laissé entrevoir mon père, espoir que je viens de lui confirmer moi-même, le Juge de Paix la conduit ici: c'est le dernier coup, dit-il, que nous allons porter à son cœur paternel: il consentira... Non, je connais mon père, il est inflexible; il ne nous donnera jamais son aveu: eh! ne puis-je pas, sans lui, disposer de mon sort? un père a-t-il le droit d'empoisonner mon existence, & de m'arracher pour jamais au bonheur? Maieur, & par conséquent maître de mon cœur & de ma main, je peux, malgré sa résistance, conduire à l'autel l'épouse que j'ai choisie... Ah! sans doute; mais je perdrai l'amitié de
mon

mon père, je ne le verrai plus: il mandera son fils en mourant; je précipiterai peut être ses pas dans la nuit du tombeau! moi, l'assassin de mon père! non; respectueux envers lui jusques dans ses préjugés; je préfère moi-même la mort au pénible effort de lui désobéir: mais il n'a pas droit d'exiger que je vive pour sentir à chaque instant mon malheur. Non, je ne survivrai point à la perte de Victoire, & voici les moyens... *Il touche ses pistolets.* Je l'apprends: quel coup je vais porter à son âme insensible!

SCÈNE VII.

CHARLES, VICTOIRE, LE JUGE DE PAIX.

TOUT est perdu, ma tendre amie. Plus sévère, plus inflexible que jamais, mon père vient de me déclarer, qu'il ne consentirai point à notre union.

VICTOIRE. Qu'entends-je?

LE JUGE DE PAIX. Que dites-vous?

CHARLES.

Une vérité accablante & terrible. J'ai tout fait, j'ai tout tenté auprès de mon père. Prêt à rejoindre mes drapeaux à l'instant même, pourvu que j'emportasse avec moi la certitude d'obtenir la main de Victoire à mon retour, il me l'a refusée; en vain j'embrassais ses genoux, en vain je faisais entendre les accents brûlans de l'amour, en vain il a vu couler les pleurs éloquentes de la piété filiale, il est demeuré inflexible: il m'a menacé de la malédiction si je persistais, si je contractais un mariage qu'il réprouve, & m'a laissé en proie aux horreurs du désespoir.

VICTOIRE. O mon ami!

LE JUGE DE PAIX. Calmez-vous, Charles: tout n'est pas désespéré; votre

34 CHARLES ET VICTOIRE.

père est séduit par des conseils perfides, mais j'espère le déromper.

CHARLES.

Vous n'y parviendrez pas; son parti est pris, le mien l'est aussi; je ne survivrai point à sa perte; ô ma Victoire & mon bras...

VICTOIRE se jettant dans ses bras.

: Que dis-tu? ah! Charles!

LE JUGE DE PAIX.

Insensé! quand vos malheurs seraient à leur comble, quand vous auriez perdu tout espoir de fléchir votre père, avez-vous le droit de disposer de votre existence? vos jours n'appartiennent-ils pas à la Patrie? quel fruit retirera-t-elle de votre désespoir? quand elle a besoin de défenseur, le suicide est la mort d'un lâche; celle qu'on reçoit sur le champ de bataille est celle d'un héros.

CHARLES.

Ah! croyez-vous que je n'aie pas fait toutes ces réflexions? Vous n'avez jamais éprouvé sans doute qu'il est des instans où l'on cède à un désespoir violent. J'ai servi la cause de la liberté, je me suis battu en brave homme; je pourrai rejoindre l'armée, m'exposer dans les endroits les plus périlleux, y braver, y chercher, y appeler la mort, & la mort ne me frapperait pas: elle semble fuir les malheureux qui volent au-devant d'elle, & qui la recevrait comme un bienfait; il est des moyens plus sûrs...

VICTOIRE.

Ton parti est pris, Charles? le mien l'est aussi: tu ne seras pas le seul à mourir, & si tu persistes dans ton funeste dessein, sois sûr que j'aurai assez de courage pour imiter ton exemple, puisque l'on refuse de nous unir pendant notre vie; peut-être ne refusera-t-on pas à nous réunir dans le même tombeau.

LE JUGE DE PAIX.

Couple infortuné! écarter ces horribles images, ayez assez de confiance en votre ami, Bouchard m'entendra; il est père, il ne voudra pas faire le malheur de son fils. Promettez de n'agir que d'après mes conseils: votre père

va venir; passez dans la pièce voisine: vous resterez avec moi, Victoire...

CHARLES.

Non, gardez-vous-en bien; sa présence ne serait qu'irriter mon père: horriblement prévenu contre elle, il pourrait...

LE JUGE DE PAIX.

Je reconnais bien là les menées sourdes d'un scélérat; mais je saurais les démasquer: passez tout deux dans cette salle, vous entendrez facilement notre conversation; & vous vous rendrez prêts à paraître à l'instant où votre père... Mais je crois l'entendre; entrez vite.

CHARLES.

Ah! vous ne parviendrez pas à le toucher.

VICTOIRE. (Elle court vers la porte.)

O mon ami! (Ils enrent & la porte se ferme.)

SCÈNE VIII.

LE JUGE DE PAIX, BOUCHARD.

LE JUGE DE PAIX.

C'EST lui, je l'aperçois.

BOUCHARD. (Après un mouvement de surprise.)

Vous voici, Citoyen! & par quel hasard?

LE JUGE DE PAIX. (L'observant.)

Je viens réclamer la parole que m'a donné mon ami.

BOUCHARD.

(Avec indignation.) Votre ami... (Froidement.) Votre ami ne vous a rien promis: il s'est réservé le droit de la réflexion; il a réfléchi, & son parti est pris.

LE JUGE DE PAIX.

Et quel est ce parti?

BOUCHARD.

De ne point consentir au mariage de mon fils.

C. 2

LE JUGE DE PAIX.

Peut-on vous demander les raisons de votre refus ?

BOUCHARD.

Vous pouvez les demander ; & je peux me dispenser de vous en rendre compte ; ma volonté suffit : l'autorité , la tendresse paternelle me donnent des droits , & j'ai d'autres vues pour l'établissement de Charles.

LE JUGE DE PAIX.

Prenez garde que l'autorité paternelle est souvent une source d'abus ; que votre fils est majeur , qu'il peut s'y soustraire , & songez que c'est lui donner d'étranges preuves de votre prétendue tendresse que de vous opposer à son bonheur.

BOUCHARD, après un mouvement de colère.

(Se contraignant.) Tenez, Citoyen , changeons de conversation : ce que j'ai fait, j'ai dû le faire ; d'ailleurs, ce n'est pas à l'instant de rejoindre son corps, que Charles doit songer à se marier.

LE JUGE DE PAIX.

A la bonne heure : mais il pourrait , en s'éloignant avec lui , emporter l'assurance...

BOUCHARD.

Cela ne se peut pas.

LE JUGE DE PAIX.

Eh ! pourquoi ?

BOUCHARD.

C'est mon secret.

LE JUGE DE PAIX.

Il fut un tems où Bouchard n'avait rien de caché pour son ami ; mais nos cœurs ne s'entendent plus.

BOUCHARD.

Les hommes se couvrent d'un voile : le tems vient à bout de l'arracher.

LE JUGE DE PAIX.

Je vois qu'on n'a rien oublié : la sensibilité, l'amitié, la voix de la nature , on a tout détruit. Ecoutez-moi, Bouchard , vous êtes la dupe d'un scélérat & votre fils, la Victoire & moi , nous en sommes les victimes : il fait taire

en vous tous les sentimens, il m'a ravi jusqu'à votre estime; mais vous me la rendrez un jour, & la piété filiale, la probité, l'amitié l'emporteront sur la méchanceté & la calomnie.

BOUCHARD.

Epargnez-vous des phrases inutiles: père de famille il m'est permis de veiller sur l'établissement de mes enfans: le mariage que se propose Charles ne me convient pas. Je m'y oppose; voilà tout; ce refus n'est point un crime: c'est le pouvoir que m'a donné la nature, & dont je crois, comme père, d'en user. Si la probité, l'amitié sont blessés dans cette occasion, ce n'est pas moi qui suis le coupable.

LE JUGE DE PAIX.

Achevez: expliquez-vous de grace!

BOUCHARD.

L'explication serait inutile; je n'en veux point avoir: cesse de me tourmenter, cessez un entretien qui me fatigue, & songez que votre obstination, votre acharnement à vouloir faire épouser à mon fils une femme que je n'aime pas, ne peut que me fortifier dans la résolution que j'ai prise de ne jamais y donner mon aveu.

LE JUGE DE PAIX.

Je commence à entrevoir toute la noirceur, toute la scélératesse du monstre qui a surpris votre confiance. Encore un jour peut-être, & tous ses crimes seront dévoilés. Le terme est assez court pour attendre que l'expérience vous ait détrompé: mais je connais la vertu de Victoire & la passion de Charles: un jour pour lui devient un siècle dans cette circonstance. Je crains son égarement, sa fureur, & je dois chercher à vous dessiller les yeux: écoutez-moi, Bouchard, vous me connaissez dès l'enfance, vous ne m'avez jamais perdu de vue, j'ai toujours été votre ami, j'ai toujours mérité de l'être, après trente ans d'une vie irréprochable, on ne devient pas tout-à-coup un vil scélérat: actuellement comparé: à peine connaissez-vous l'homme qui vous trompe, étourdi, fixé à Plailly, depuis deux ans seulement, affectant d'être vrai, l'air composé de l'homme probe, & la chaleur d'un Patriote

tisme même exagéré... Voilà l'homme à qui vous donnez toute votre confiance, & dans quelle occasion? quand il cherche à troubler la paix, qui règne dans votre maison, à une jeune Citoyenne, connue par sa sagesse, une famille honnête, à défunir la vôtre, à vous séparer de votre fils, à empoisonner vos derniers ans, à vous précipiter dans la tombe, seul, isolé, sans appui, privé de la consolation d'exhaler votre dernier soupir dans les bras de vos enfans! vous nous attendrissez, mon ami! je vois couler vos larmes! ah voici l'instant que j'attendais! (Il va pour ouvrir la porte de la pièce où sont les aimans: il aperçoit Dufort qui entrain & qui veut se retirer.)

SCENE IX.

LES MÊMES DUFORT.

LE JUGE DE PAIX: arrêtant Dufort.

AVANCEZ, Monsieur, vous ne m'échapperez pas. Il faut avoir la force de soutenir en face ce qu'on a la bassesse d'imaginer dans l'ombre.

DUFORT à part. Boucard aurait-il parlé? n'importe, payons d'effronterie: (haut) point de violence, Monsieur, ou je sçaurai vous en faire repentir.

LE JUGE DE PAIX. Je ne crains pas plus vos menaces que je n'estime votre personne.

BOUCHARD. Vous oubliez que vous êtes chez moi sans doute, & que personne n'y doit être insulté.

DUFORT à part. Boucard n'a pas parlé: bon.

LE JUGE DE PAIX. Souffrez qu'on vous éclaire. — Répondez-moi, Monsieur; vous avez mis le trouble dans cette maison: vous

avez calomnié une Citoyenne honnête, Vous m'avez calomnié moi-même.

DURFORT. Moi, je n'ai calomnié personne; mon cœur est pur, sans reproche, & j'opposerai toujours aux petits moyens de mes ennemis le calme de la vertu.

LE JUGE DE PAIX *à part.*

Le scélérat! (*haut*) osez-vous nier que vous ne vous opposiez à ce mariage que parce que vous êtes l'ennemi de Charles?...

DURFORT.

Son ennemi!... (*A Bouchard.*) Vous sçavez ce que j'ai fait pour lui.

LE JUGE DE PAIX.

Oui, son ennemi est tout-à-la-fois son rival; vous avez cherché à obtenir la main de Victoire Gardeil.

DURFORT *à mi-voix, à Bouchard.*

Et on m'en fait un crime? vous sçavez à quel intention.

LE JUGE DE PAIX.

Mais c'était encore trop peu pour vous. Vous avez profité de l'ascendant que vous aviez sur l'esprit de ce brave homme, de la confiance qu'il nous accordait, & dont vous étiez indigne pour épancher dans son sein le poison que vous a fourni la calomnie contre une fille estimable, contre un homme dont les mœurs & les principes...

DURFORT.

Je vous répète, Monsieur, que je ne calomnie jamais. J'ai pu remarquer votre acharnement à décider un mariage qui ne convenait point au père de Charles, & cet acharnement, est pleinement justifié par votre conduite, à l'instant où cet hymen est rompu, où son père a déclaré qu'il n'y consentirait jamais; c'est vous qui amenez vous-même cette fille dans la maison de Bouchard.

BOUCHARD, *avec indignation.*

Elle, dans ma maison?

40 CHARLES ET VICTOIRE.

DURFORT, *froidelement.*

Elle est là dans cette pièce, avec votre fils; & c'est Monsieur qui s'est donné la peine de l'y amener.

LE JUGE DE PAIX. *Moi.*

O le monstre!

BOUCHARD.

Qu'entends-je?

LE JUGE DE PAIX.

Ecoutez-moi....

BOUCHARD.

Non; j'en ai trop entendu. Non-seulement je ne consentirai jamais à cet affreux mariage, mais je ne veux plus voir un fils d'accord avec mes ennemis pour se déshonorer. Qu'il ne paraisse jamais devant moi. Et vous, malheureux, fuyez, retirez-vous....

LE JUGE DE PAIX.

Arrêtez, malheureux père! que faites-vous? votre fils peut être!...

X B O U C H A R D.

Je n'en ai plus! je n'en ai plus!

DURFORT, *à part.*

Je triomphe!

LE JUGE DE PAIX.

Craignez sa fureur, son emportement, son désespoir; craignez qu'il ne dirige contre lui-même ses armes.

B O U C H A R D.

Eh! je préférerais la mort à son déshonneur. Sortez!

LE JUGE DE PAIX.

Non! arrêtez! (il court à l'appartement. Charles écoute-moi. Il ouvre la porte; deux coups de pistolet partent; on aperçoit Charles blessé, la tête penchée; il est assis, Victoire est à ses pieds, aussi blessée.

COMÉDIE,
LE JUGE DE PAIX.

41

Dieu! il n'est plus temps!

BOUCHARD, *tombant dans son fauteuil.*

Mon fils!

LE JUGE DE PAIX, *appuyé contre la porte.*

Je l'avais prévu.

(Tous restent dans cette attitude; Durfort qui avait gagné la porte à l'instant où le juge de paix a appelé Charles, reste un moment dans l'attitude de l'effroi & sort. Le rideau tombe.)

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

La Citoyenne GARDEIL, LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE DE PAIX.

CHARLES repose encore ; son père n'a pas quitté un seul instant le chevet de son lit : mais tranquillisez-vous , Citoyenne , sa blessure n'est pas plus dangereuse que celle de votre fille.

La Citoyenne GARDEIL.

Oh ! celle de Victoire ne fera rien ; je le sçais , & j'en rends grace au ciel. Blessée légèrement au bras , elle eût pu , sans aucun risque , entreprendre le trajet d'ici à la maison ; le Citoyen Bouchard ne l'a pas voulu , & je suis sensible à son attention. Mais la blessure de ce pauvre Charles m'inquiète ; elle a porté à la tête , &....

LE JUGE DE PAIX.

Point du tout ; elle n'a fait qu'effleurer. La balle a glissé le long de l'oreille ; elle a emporté des chairs , mais n'a pas même endommagé l'os. L'égarement de ces infortunés , leur précipitation à s'arracher la vie à la fuite de la scène affreuse d'hier au soir , est précisément ce qui la leur a conservée , & leurs blessures ne les retiendront pas même au lit.

La Citoyenne GARDEIL.

Ah ! l'abominable homme que ce Durfort !

LE JUGE DE PAIX.

Il ne jouira pas long-temps du fruit de ses forfaits , & j'espère qu'avant la moitié du jour vous serez vengés de ce scélérat. Le père de Charles est enfin détrompé ; il a

reconnu toute la noirceur du procédé de ce monstre : mais ce n'est point assez ; il faut que sa scélératesse soit prouvée , afin qu'il ne reste pas dans l'ame de ce malheureux père le plus léger doute , & la conduite criminelle de Durfort étant enfin dévoilée , son caractère odieux est connu. Quand on n'est pas un bon citoyen , on est capable de tous les crimes , & quiconque trahit son pays , peut trahir également , & la nature & l'amitié.

La Citoyenne GARDÉIL.

Si cet événement pouvait accélérer le bonheur de nos enfans , & décider le père Bouchard à consentir à leur union !

LE JUGE DE PAIX.

C'est ce que nous avons droit d'espérer ; mais il est des mesures à prendre dans l'état actuel des choses. Je me suis chargé de ce soin , & j'ai , dès hier au soir , cherché à parer à toutes . Mes démarches , je l'espère , ne seront point infructueuses , & j'en attends , avec impatience , le résultat. Mais j'ai encore d'autres mesures à prendre , relativement au misérable qui a occasionné tout ceci , & ma surveillance étant nécessaire pour ne pas manquer mon but , je vous quitte , adieu. Soyez tranquille ; tout ira bien ; je vous en réponds.

(Il sort.)

La Citoyenne GARDÉIL.

Ah ! vous êtes toujours le même , Citoyen ! le père & l'ami de tous les infortunés.



44 CHARLES ET VICTOIRE.

SCENE II.

La Citoyenne GARDEIL, VICTOIRE,
le bras en écharpe.

La Citoyenne GARDEIL.

MAIS j'apperçois ma fille. — Eh bien! ma Victoire!
comment te trouves-tu?

VICTOIRE.

Hélas! trop bien, peut-être, ma mère; & si le mal-
heureux Charles,...

La Citoyenne GARDEIL.

Rassures-toi, mon enfant; Charles n'est pas blessé plus
dangereusement que toi. C'est le Juge de Paix qui vient
de me l'assurer, & nous devons le croire; car tu sçais
qu'il ne dit jamais la chose qui n'est pas.

VICTOIRE.

Et son père?...

La Citoyenne GARDEIL.

Son père ne l'a pas quitté de la nuit.

VICTOIRE.

Ah! si vous l'aviez vu hier au soir, ma mère! si vous
aviez vu ce vieillard respectable, pâle, tremblant, inani-
mé, plus en danger que son fils lui-même!

La Citoyenne GARDEIL.

Rassures toi; le voici.



SCÈNE III.

LES MÊMES, BOUCHARD père.

VICTOIRE.

COMBIEN sa présence me trouble, m'agite!...

BOUCHARD.

Citoyenne, c'est pour la première fois de ma vie que j'aborde quelqu'un en tremblant. J'ai toujours chéri, pratiqué la vertu, la probité; aussi j'ai toujours levé devant mes frères un front calme & serein. J'ai fait une faute: j'en suis pur; le remords est là; & pour la première fois, je suis forcé de baisser les yeux.

La Citoyenne GARDIEL.

Que dites-vous, Citoyen? vous avez été trompé; vous n'êtes point coupable: un abus de confiance odieux....

BOUCHARD.

Ma confiance, ma faiblesse sont des crimes. Vous êtes assez généreuse pour me justifier; mais je ne suis point excusable à mes propres yeux. On n'échappe point au remords, & le cri de ma conscience me prouve combien je suis coupable. J'ai outragé la vertu, j'ai exposé les jours de votre fille...

VICTOIRE.

Ah! que Charles soit sauvé & j'oublierai tout! qu'il vive! qu'il respire pour vous aimer, pour recouvrer votre tendresse, pour faire le bonheur d'un père adoré, & je bénirai le jour où cet événement aura préparé une réconciliation si désirée entre le plus respectueux des fils & le plus tendre des pères.

BOUCHARD.

Quoi! sensible Victoire! vous daignez me pardonner!

VICTOIRE, vivement.

Vous pardonner, mon père! pardonnez vous-même cette expression échappée à ma tendresse!

46 CHARLES ET VICTOIRE,

BOUCHARD.

Ah! c'est elle qui fait mon bonheur, puisqu'elle prouve que vous avez tout oublié, & qu'elle me dicte la réparation que je vous dois. Vous m'avez nommé votre père! que ce nom si doux soit désormais mon titre auprès de vous; devenez ma fille. Soyez l'épouse de Charles!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES, *un bandeau sur le front.*

BOUCHARD.

VIENS, mon fils! Tout est enfin d'accord; l'amour, l'amitié, la nature.

VICTOIRE.

Ah! Charles!

CHARLES.

O ma Victoire! & ta bleffure!

La Citoyenne GARDEIL.

Moins que rien; il n'y paraîtra pas dans huit jours.

Et c'était pour moi que tu voulais t'enfouir dans la tombe!

VICTOIRE.

Ne me donnais-tu pas l'exemple?

BOUCHARD.

Mes enfans; oublions ces instans funestes; & ne nous occupons plus que de votre bonheur; un nouveau jour luira pour vous. Vous allez être unis.

VICTOIRE ET CHARLES.

O mon père!

BOUCHARD.

Il me reste encore un devoir à remplir, c'est de mériter mon pardon de l'homme le plus généreux, le plus ardent, le plus fidèle, dont j'ai méconnu les services, dont j'ai outragé les mœurs, la probité.

COMÉDIE.

VICTOIRE.

Eh! mon père, grâce à ses soins, nous sommes tous heureux; croyez qu'il a comme nous tout oublié, & que notre félicité est la plus belle récompense.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FANCHON.

FANCHON, accourant.

CITOYEN Bouchard! Citoyen Bouchard! eh! venez donc vite. V'là je ne sais combien de Citoyens militaires en habits bleus d'la Gendarmerie qui demandent notre Officier.

BOUCHARD.

De la Gendarmerie!

VICTOIRE.

Ah! Charles!

La Citoyenne GARDEILLE.

Viendrait-on l'arrêter!

VICTOIRE.

L'arrêter! ô Dieu! à croire même!

CHARLES.

Soyez tranquilles.

FANCHON.

Tenez, les v'là.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMMANDANT, LES GENDARMES.

LE COMMANDANT.

CITOYENS, Citoyennes, je vous salue. Je remplis à regret un devoir pénible & rigoureux: mais chargé

d'exécuter les loix, je dois obéir. J'ai ordre d'arrêter le Citoyen Charles Bouchard, Lieutenant au premier bataillon de l'Oise.

BOUCHARD.

Mon fils! eh! qu'a-t-il fait?

VICTOIRE, tombant dans un fauteuil.

Je me meurs.

LE COMMANDANT.

Mon ordre porte l'arrestation du Citoyen Charles Bouchard & n'en déduit pas les raisons. Je ne peux mieux vous dire de plus. Le même ordre m'enjoint de m'assurer de la personne de la Citoyenne Victoire Gardeil que voici.

La Citoyenne GARDEIL.
Ma fille! Charles! Dieu! Victoire!...

VICTOIRE.

Eh bien! mon ami, nous étions destinés à subir le même sort. Je voulais mourir avec toi; je partagerai tes fers.

BOUCHARD.

Et de quoi les accusent-on? qu'ont-ils fait? quel crime ont-ils commis?

LE COMMANDANT.

Je l'ignore. J'aime à croire même qu'ils ne sont coupables d'aucun, & que leur innocence paraîtra bientôt au grand jour. Jusques-là, la loi m'ordonne de m'en assurer; mais elle m'ordonne également d'avoir pour eux tous les soins, tous les égards qu'on doit aux infortunés, & cet article de la déclaration des droits, méconnus dans l'ancien régime, est ce qui diminue à mes yeux la rigueur du ministère que je me vois forcé d'exercer envers des Citoyens prévenus, & qui peuvent n'être pas coupables.

BOUCHARD.

O mon fils! mes enfans!...

La Citoyenne GARDEIL.

Ma fille!...

CHARLES.

Mon père! je sens combien ce nouveau coup doit affliger votre cœur paternel; mais rassurez-vous; nous n'avons rien

rien à craindre. Sous le règne du despotisme, l'innocence était confondue avec le crime, l'homme vertueux expirait oublié dans les cachots ; mais sous le règne de la loi, l'homme pur est bientôt reconnu. La loi est sévère, mais elle est juste, & la vérité triomphe par-tout, Citoyen.

BOUCHARD.

Arrête, mon fils ! arrête ! Eh quoi ! Citoyen, la loi ne peut-elle pas être adoucie dans ces circonstances ? Vous le voyez ; blessés tous deux, tous deux ayant besoin de secours, peut-on les traîner dans les cachots ?

LE COMMANDANT.

Je sens, Citoyen ; toute la force de votre réclamation. Je pourrais vous dire qu'on ne traîne plus les prévenus dont on doit s'assurer ; qu'on ne les ensevelit plus dans des cachots ; qu'on aura pour la Citoyenne Gardeil & votre fils tous les soins que leur état exige : mais je sens parfaitement quelles doivent être vos inquiétudes. Vous êtes père ; je le suis moi-même ; je partage les mouvemens qui vous agitent ; cependant je ne peux rien de mon autorité. Instrument passif de la loi, je dois la faire exécuter : mais je vous promets de rendre compte de vos craintes & de me joindre à vous pour que, sous ma responsabilité, votre fils & la Citoyenne Gardeil aient leur demeure pour prison.

La Citoyenne GARDEIL.

Ah ! Citoyen ! que ne vous devrions-nous pas !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DURFORT.

BOUCHARD.

QUE vois-je ! ce misérable dans ma maison !

CHARLES.

Il ose encore venir insulter à notre infortune !

D

VICTOIRE.

Lui, l'artisan de tous nos maux!

DURFORT.

Si j'étais tel qu'on m'a peint à vos yeux, satisfait d'être vengé, je ne viendrais pas m'exposer à vos reproches : mais l'homme pur...

CHARLES, avec indignation.

L'homme pur!...

DURFORT.

Oui, celui qui a pour lui le témoignage de sa conscience, brave les traits de la calomnie; il brave même l'opinion fautive qu'elle donne de ses principes, & se présente avec calme aux yeux prévenus des hommes qui croient devoir le haïr.

CHARLES.

Ah! je vous méprise trop pour vous haïr.

DURFORT.

Je sçais braver jusqu'au mépris. Au surplus, ma conduite doit être votre bouffole. Le malheureux événement d'hier transpire. Le suicide est un crime, & on a cru devoir donner des ordres pour vous arrêter. Instruit de ce nouveau malheur, je viens vous offrir mes services. J'ai des amis, du crédit, de la fortune; tout est à vous. Je ferai, s'il le faut, votre défenseur officieux; je vous arracherai à la mort.

BOUCHARD & la CIT. GARDEIL, avec effroi.

A la mort!

CHARLES.

Eh! mon père! écoutez-vous un scélérat? Ne voyez-vous pas que ce monstre, sous le voile abominable de l'hypocrisie & de la pitié, vient repaître ses yeux de notre douleur & retourner lentement le poignard qu'il nous a plongé dans le sein? Vas, malheureux, tes forfaits ne resteront point impunis. Je ne crains point le supplice, parce que je ne l'ai point mérité; mais la loi punit les scélérats: tu n'échapperas pas à sa vengeance, & déjà, malgré ton atrocité, ton supplice est dans ton cœur.

COMÉDIE.

51

DURFORT.

Quel aveuglement !

CHARLES.

O ma Victoire ! était-ce ainsi que nous devions être unis ! mais n'importe , la loi parle ; obéissons. Adieu , mon père !

BOUCHARD.

O mon fils !

(Bouchard , son fils , Victoire & sa mère se tiennent embrassés.)

DURFORT , à part.

Je suis enfin vengé.

(Il se fait un mouvement pour partir.)

SCENE VIII.

LES MÊMES , LE JUGE DE PAIX , des papiers
à la main.

LE JUGE DE PAIX.

ARRÊTEZ !.. (au Commandant. (Citoyen ; j'apporte la révocation de l'ordre surpris cette nuit aux Magistrats de Senlis ; le voici. (Il le lui remet.) Charles & Victoire sont libres.)

BOUCHARD.

O mon ami ! mon sauveur !

LES DEUX AMANS ET LA MÈRE.

Homme sensible !... homme généreux !

DURFORT , à part.

O rage !

LE COMMANDANT , vivement.

Oui, voilà l'ordre du Ministre de la Justice !... Citoyen, vous m'avez prévenu ; car je l'aurais sollicité moi-même. Les pleurs de ce brave homme , de cette digne Citoyenne,

D 2

de ces deux intéressantes victimes !... Oh ! je suis ivre de joie ; permettez-moi de vous embrasser.

LE JUGE DE PAIX, *avec transport.*

Oui, mon ami ! (*Il l'embrasse.*)

DURFORT, *cherchant à sortir, à part.*

Sur-tout...

LE JUGE DE PAIX.

Arrêtez ! malheureux ! (*au Commandant.*) Citoyen, je viens de vous embrasser comme frère, comme Magistrat, je vous ordonne, au nom de la loi, de vous emparer de ce scélérat.

DURFORT.

De moi, Monsieur ?

LE JUGE DE PAIX.

L'événement funeste d'hier au soir eût dû rester ignoré ; c'est lui qui l'a publié ; c'est lui qui a sollicité, provoqué & surpris l'ordre de votre arrestation.

T O U S.

O le monstre !

LE JUGE DE PAIX.

Je l'avais prévu. Dans le trouble où nous plongeait toute la scène cruelle qui venait de se passer, je calculais qu'en envoyant un courier à Paris, je pourrais avoir des réponses ce matin, je ne me suis pas trompé. Le crime veillait pendant la nuit pour consommer votre ruine ; mais l'amitié veillait de son côté pour démasquer le crime, pour venger l'innocence & sauver la Patrie. Tandis que ce scélérat était à Senlis, j'aperçois les scellés sur ses papiers, & le premier qui s'est offert à ma vue, sur son bureau, est la preuve la plus complète des infâmes moyens qu'il mettrait en usage pour s'enrichir aux dépens du pauvre, pour efféminer le peuple & fomenter une contre-révolution.

BOUCHARD.

Et voilà l'homme à qui j'avais donné ma confiance !

LE JUGE DE PAIX.

Que ce malheureux ne souille pas de sa présence l'asyle de la vertu, & qu'il aille attendre dans les fers le juste

châtiment réservé aux ennemis de la Patrie.

(*Dufort sort désespéré, anéanti; la Gendarmerie le suit.*)

LE COMMANDANT.

J'obéis. Allons, Monsieur, suivez-moi.

SCENE IX.

LES MÊMES, à l'exception de Dufort & des Gendarmes.

BOUCHARD.

O mon ami! je vous dois tout!

La Citoyenne GARDEIL.

Oh! oui; nous lui devons plus que la vie.

VICTOIRE.

Je ne sçais si je veille... si je respire encore.

CHARLES.

Oh! oui! tu respires; tu vis pour être à moi.

LE JUGE DE PAIX.

En sollicitant l'ordre du Ministre de la Justice, j'ai profité du même courier pour écrire au Ministre de la Guerre, afin que Charles pût jouir au moins pendant quelque temps des douceurs de l'union conjugale, & voici la réponse de ce Ministre républicain :

« Je n'ai pas lu sans émotion, Citoyen, le récit que
 » vous me faites de l'évènement dont le canton de Plailly
 » a été témoin. Sous l'empire des préjugés que le despo-
 » tisme fit naître & alimenter si long-temps, la beauté
 » touchante, la piété filiale, le courage de la vertu &
 » de l'amour eussent conduit peut être à l'échaffaud les
 » objets intéressans que vous me recommandez. La li-
 » berté a dissipé les nuages & déchiré le voile dont les
 » tyrans avaient couvert la vérité; nous voyons en frères
 » les faiblesses de nos semblables; nous admirons en

» hommes les actions fortes & courageuses , sur-tout lorsqu'elles prennent leur source dans la plus belle passion dont nous ait fait présent la nature. Que le brave & vertueux jeune homme soit uni sur l'autel de la Patrie à la Citoyenne dont il attend & veut faire le bonheur ; faites de cette union une fête civique , & que vos concitoyens , dans le doux épanchement de la fraternité , apprennent combien il est différent de languir sous la verge des tyrans , ou de vivre sous l'empire de la loi & de la raison.

« J'accorde au jeune homme trois mois ; son état actuel l'exige , & la loi m'y autorise. J'en prévins le Commandant de son corps ; lorsqu'il pourra reprendre les armes , les jouissances pures d'un amour vertueux l'auront disposé à servir sa Patrie , avec le même dévouement qu'il a montré pour ses autres devoirs. »

CHARLES.

Trois mois ! ô ma Victoire ! je suis au comble de mes vœux.

BOUCHARD.

Nous avons donc enfin un Ministre honnête-homme !

LE JUGE DE PAIX.

Et Républicain.

VICTOIRE.

Ah ! s'ils eussent tous été animés des mêmes principes !

CHARLES.

La France n'aurait plus d'ennemis.

La Citoyenne GARDEIL.

Mes enfans , rien ne s'oppose plus à votre union.

BOUCHARD.

Non , sans doute , & j'entends bien qu'elle aura lieu plutôt que plus tard. Ce sera le prix des soins de notre digne ami.

LE JUGE DE PAIX.

Mes amis , mes enfans , je n'ajouterai rien à la lettre du Ministre ; car elle dit tout ce qu'on peut dire à cet égard. Pénétrez-vous bien son raisonnement , & comparez votre situation à celle dans laquelle vous vous seriez trou-

vés sous un tyran. Une mort assurée, un supplice infamant, le désespoir d'un père, d'une mère, à jamais malheureux, deux familles déshonorées; tel est l'horrible tableau que l'ancien régime aurait offert à vos yeux. La joie, l'amitié, les sentimens de la nature, de l'amour & de l'hymen réunis; voilà les bienfaits de la Révolution. Que cet exemple ouvre les yeux de ces infâmes destructeurs; que bientôt la France ne compte dans son sein que des frères; & crions tous d'une voix unanime: Vive la République!

T O U S.

Oh! oui! Vive! Vive la République
La toile tombe.

F I N.

42

TO THE
OFFICE OF THE
TREASURER OF THE
UNITED STATES

